

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'ineffable Jasmin

Adrien Thério

Volume 1, Number 1, March 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1976). Review of [L'ineffable Jasmin]. *Lettres québécoises*, 1(1), 33-34.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

DES CHOSES À DIRE

30 novembre 1975

L'INEFFABLE JASMIN

Dans un livre intitulé *Des choses à dire* et publié en avril 1975, je reviens à plusieurs reprises sur un sujet qui se défend bien ou se défend trop, je veux dire Claude Jasmin. Je fais une parenthèse ici pour dire que quelques mois après la publication, j'ai retiré ce livre du marché pour une raison toute simple et qui n'a rien à voir avec ce que certains ont pu penser. C'est donc dire que je n'ai pas l'intention de renier ce livre, ni de commencer d'avoir honte de son contenu. Qu'on se rassure à ce sujet, mes opinions changent mais pas si vite. Revenons maintenant à Monsieur Jasmin.

Un, je fais un article sur sa *Petite Patrie* et j'en dis beaucoup de bien. J'insiste sur le fait que c'est un beau récit et je finis par dire qu'il n'y en a pas beaucoup qui auraient pu rappeler tant de souvenirs en 140 pages.

Deux, dans un article intitulé *Relu, Pleure pas Germaine*, je précise que Donald Smith avait raison de préparer une réédition scolaire de ce roman joual. Entre autres choses, celle-ci: "Certaines conversations entre Germaine et son mari, entre le père et le fils deviennent émouvantes à force de vérité. Je me fiche que la vérité de la vie soit toute autre. Je parle uniquement de la vie que Jasmin a mis dans ses personnages. Tout cela pour dire qu'il y a des passages qui sont des réussites littéraires et qui pourraient donner lieu à des réussites cinématographiques si on s'en donnait vraiment la peine."

Trois, je fais un court article sur la *Petite Patrie* que Jasmin est en train d'adapter pour la télévision. Je commence ainsi: "Je suis sûr que si Jasmin s'en donne la peine, ce téléroman deviendra l'un des meilleurs de Radio-Canada. (...) Si j'étais un mordu de radio-romans, je suivrais certainement celui-ci avec beaucoup d'intérêt."

Il me semble qu'après avoir fait autant de compliments à Jasmin, car il s'agit bien de compliments pour peu qu'on se donne la peine de bien lire, je n'aurais pas dû encourir ses foudres pour avoir faite une seule petite restriction, au sujet de l'adaptation de la *Petite Patrie* à la TV. J'ai osé dire, imaginez ma grossière erreur, qu'après avoir vu le premier épisode de cette série sur mon écran, j'en étais sorti un peu mal à l'aise. La raison de mon malaise, comme je l'expliquais après, c'est que le beau jeune homme que l'on voit, au début de l'épisode, nous présenter ses souvenirs et se prélasser devant nous me rappelait les Walton. Là aussi, il y a un narrateur (que l'on ne voit pas) qui revient au début et quelquefois à la fin du programme nous préciser certains faits. J'ai donc eu le malheur de dire que cela fait "John-boy québécois". Je parlais d'imitation mais cela pour la présentation seulement. Quant au reste, je faisais confiance à monsieur Jasmin. Tout ce que je souhaitais, c'était qu'on fasse disparaître ce narrateur qui tenait trop à se montrer au commencement de l'émission.

Eh bien ! croyez-le ou non, pour cette simple restriction, pour cette pauvre petite restriction, pour cette petite restriction de rien du tout et qui n'enlève rien au programme en question, et malgré tous les compliments que j'ai adressés avant cette restriction banale au sieur Jasmin, je me suis fait traiter comme poisson pourri par le même sieur.

Voici comment cela est dit dans la prose du collaborateur de *Actualité* (novembre 1975, page 8)

"Adrien Thério a fait une crise de jaunisse. Il a publié "Des choses à dire". C'est un petit livre lamentable [Édit. Jumentville (sic).] Il est ce raté pathétique qui braille contre tout. Il m'accuse de copier "THE WALTONS", à la télé. Quelle cloche! Devrais-je accuser l'auteur de "LIES MY FATHER TOLD ME"? La petite enfance des auteurs est "un sujet" depuis fort longtemps. Pauvre Thério, envieux et mesquin déjà! Devrais-je poursuivre le grand Fellini? "AMARCORD" aussi raconte l'enfance et la jeunesse de l'auteur. Pas sérieux de Thério!"

Je défie qui que ce soit qui lira le texte qui a mis Jasmin en colère d'y voir de l'envie ou de la mesquinerie! Il faut être malade mais malade à un point qu'il n'est pas possible d'atteindre pour raconter de pareilles niaiseries. Devrais-je dire à Jasmin qu'avant qu'il ne raconte son enfance dans la *Petite Patrie*, j'avais écrit (avant lui Dieu me pardonne) *Les Brèves Années*. Enfin, je promets de ne plus jamais parler des livres de cet individu même s'il publie des chefs-d'oeuvre à l'avenir. Je me rends compte que même quand on le louange, il faut le faire sur un ton qui ne fléchit pas. La moindre petite note en mineur et voilà le paon qui ouvre ses ailes et vous donne un coup de queue. Si ça peut te faire plaisir Jasmin, je te dirai (et j'espère que ma voix ne fléchira pas un seul instant) que tu es le plus grand écrivain que nous ayons ici, le plus intéressant, le plus beau, le plus étincelant, le plus flamboyant, le plus profond, le plus enrichissant, le plus plus, quoi! Et malheur à qui voudra s'attaquer à toi ou à tes livres. Je les pendrai ou les ferai pendre à la façon bien québécoise, connue d'à peu près tout le monde!

LES SAISONS LITTÉRAIRES

Il paraît, selon Réginald Martel, qu'il n'y a pas eu de saisons littéraires au Québec, en 1975. Il est fort possible que si j'avais à rédiger une chronique littéraire chaque semaine, pour un journal ou une revue, comme c'est son cas, que la même pensée me serait venue. Il y a des semaines, en effet, où on a l'impression de n'avoir pas grand'chose à se mettre sous la dent. À y repenser après coup, je crois que monsieur Martel n'a pas tout à fait raison. C'est que les saisons littéraires ne se ressemblent pas d'une année à l'autre. Parfois, elles nous en mettent plein la vue au mois de février ou en septembre. Il arrive aussi qu'elles entrent en scène sans faire de bruit et avec le minimum de décor. C'est peut-être ce qui s'est produit cette année.

Sans faire de recherche nulle part, en me fiant seulement à ma mémoire, je sais que les auteurs suivants ont publié au moins un livre en 1975: Gabrielle Roy, Yves Thériault, Gérard Bessette, Anne Hébert, Rock Carrier, Jacques Renaud, Jacques Brault, Jacques Godbout, Jacques Blais, André Brochu et Pierre Perrault. Et je suis sûr d'en oublier plusieurs dans la phalange des noms connus. J'ai lu plusieurs nouveaux romans. Je n'ai pas été très impressionné mais je peux bien répéter ce que d'autres ont déjà dit, que *L'Envol des cornelles* de Michel Desrosiers a beaucoup de qualités. Est-ce que je fais erreur en croyant que Michel Garneau a publié son dernier livre de poèmes en 1975? Même si je ne lis pas tellement de poésie, je m'y suis arrêté un bon moment avec plaisir.

Enfin, il y a des centaines de livres que je n'ai pas à la mémoire et parmi lesquels je réussirais à trouver plusieurs titres importants. Mais les noms que j'ai cités suffisent pour me prouver à moi que les saisons littéraires ont eu lieu en 1975. Elles n'ont pas fait grand bruit. Il se peut aussi, qu'à cause de la conjecture des astres, nous ayons manqué d'enthousiasme.

BARRY LYNDON
DE STANLEY KUBRICK

J'avais lu plusieurs comptes rendus de ce film. Tous plus élogieux les uns que les autres. La conclusion, c'est que, selon moi, il s'agissait d'un chef-d'oeuvre. Je me réserve donc toute une soirée (cela dure quatre heures) pour aller voir ce film. Je me promettais une fête. Et je suis sorti vingt minutes avant la fin, en me demandant pourquoi tous les critiques voyaient en *Barry Lyndon* un grand film. Je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante et je cherche encore.

A-t-on idée de nous faire patienter pendant quatre heures (de nous réserver un entr'acte en plus) devant une histoire où il n'y a à peu près pas d'action? C'est inimaginable! Il faudrait un tour de force de la part du réalisateur en face d'une histoire aussi stagnante pour renouveler constamment notre intérêt. Si on prend les scènes les unes après les autres, il faut dire qu'elles sont bien faites, qu'elles se suivent logiquement et que l'écriture a l'air belle. Malheureusement, quand on resonge à tout cela, après, plus rien ne va. Il y a un manque d'incarnation quelque part. Je me demande si les critiques n'ont pas voulu faire montre de culture en insistant sur le fait que Kubrick avait respecté en tous points le roman de Thackeray. Moi, je veux bien que le réalisateur ait respecté le roman mais il reste qu'il a manqué son film.

À songer à ce film, j'en suis venu à songer au sort qu'on fait parfois à certains livres. À leur parution, on chante leurs louanges, on leur trouve toutes sortes de qualités. La structure est excellente, les idées brillantes, les symboles percutants. Aucune difficulté de retourner au livre et de prouver, preuve à l'appui, qu'il s'agit d'un texte qui va durer. Quelques semaines passent, quelques mois, quelques années et personne n'a envie de relire ces livres. Les critiques qui en disaient tellement de bien sont les premiers à refuser de rouvrir ces livres. Pourquoi? C'est que, devant une certaine beauté plastique, on a envie

de dire que c'est beau et que souvent on le dit. À la longue, on finit par découvrir que c'est beau mais que cela manque de vie. On se sent soudain moins attiré par le personnage qui devient très lourd à porter. Finalement, on se désintéresse du livre.

Combien de chefs-d'oeuvre ont ainsi sombré dans l'indifférence après avoir connu un départ glorieux? Toutes les littératures sont remplies de faux bijoux qui, pourtant, à l'origine donnaient toutes les garanties de durée. Notre littérature est très jeune mais il suffirait de scruter une bibliographie des douze dernières années de nos publications littéraires pour se rendre compte que nous avons eu nous aussi nos chefs-d'oeuvre de quelques instants. Après tout, ce n'est peut-être pas une façon plus mauvaise qu'une autre de faire de la littérature.

Adrien Thério